

# Auschwitz

## Les gardiens de la mémoire

Un entretien avec **Nathalie Skowronek**

Nathalie Skowronek est petite-fille de déporté. Elle a publié deux romans aux éditions *Arléa* ; *Karen et moi* et *Max, en apparence*. Son nouveau livre a pour titre *La Shoah de Monsieur Durand* (Editions Gallimard 7 E 50). Il s'agit d'un récit bref et tranchant dans lequel l'auteur tente de décrire ce qu'est en train de vivre la quatrième

génération des Juifs après Auschwitz, celle qui s'est « refermée sur ses horribles secrets ».



Comment garder la mémoire d'Auschwitz sans qu'elle nous dévore ? C'est l'interrogation qui est au cœur de ce récit cinglant. Nathalie Skowronek a accepté de répondre ici aux questions d'Information juive.

**Qu'est-ce qui, selon vous, caractérise ce que vous appelez « la 4ème génération des Juifs après Auschwitz » ?**

Je suis une petite-fille de déportée, ce qui fait que j'ai été en contact direct avec les rescapés, et avec leurs enfants, nos parents. Je n'y étais pas mais j'ai été reliée à la source. La 4e génération est celle qui n'a pas été confrontée à la « parole vive », ou très rarement. Je ne peux pas parler pour elle, et d'ailleurs elle-même commence à peine à s'exprimer, on ne sait

cupaient cette place. Le noyau n'irradie plus de la même façon.

Pour utiliser une image forte, on pourrait dire qu'on se retrouve face à de l'uranium appauvri. C'est toujours de l'uranium mais c'est moins dangereux. J'en ai d'ailleurs fait l'expérience au moment de la parution de mon précédent livre, *Max, en apparence*. J'y retraçais le parcours de mon grand-père rescapé d'Auschwitz, et plus encore je tentais de comprendre comment son histoire avait glissé

cessité d'un Etat-refuge, et pour les Européens qui ont porté le génocide en leur sein et qui n'ont évidemment pas le même rapport à la Shoah qu'au génocide rwandais.

Mais nous sommes à un moment de bascule. Le temps a passé, le paysage européen a changé, d'autres horreurs se sont perpétrées. La Shoah a été au centre de l'histoire du XXe siècle mais, de toute évidence, le centre se déplace.

***Aujourd'hui, quand je parle de la Shoah tombée dans le domaine public, j'entends qu'elle n'appartient plus qu'à ses seuls survivants et descendants.***

pas encore les formes que cela va prendre, mais ce que je perçois c'est que sa façon d'aborder la Shoah n'est pas la même que la mienne. On n'est plus du même côté. Chez elle, me semble-t-il, il y a moins de gravité, d'autres sources, une façon moins compassée de se retourner sur le passé, et par conséquent de manier le récit. Elle se retourne sur cette histoire comme je pourrais, par exemple, me pencher sur l'histoire de l'Inquisition ou sur celle des pogroms d'Europe orientale. Ça m'intéresse, je suis directement concernée, mais j'ai perdu le contact avec les êtres humains qui oc-

cupaient cette place. Le noyau n'irradie plus de la même façon. Pour utiliser une image forte, on pourrait dire qu'on se retrouve face à de l'uranium appauvri. C'est toujours de l'uranium mais c'est moins dangereux. J'en ai d'ailleurs fait l'expérience au moment de la parution de mon précédent livre, *Max, en apparence*. J'y retraçais le parcours de mon grand-père rescapé d'Auschwitz, et plus encore je tentais de comprendre comment son histoire avait glissé

**Vous semblez penser que « la Shoah est dans tous les esprits ». Vraiment ?**

Elle reste présente, en filigrane, dans les esprits. Comme si elle faisait office de grille de lecture. Pour les Juifs, qui restent les gardiens de cette mémoire et qui ont aussi hérité de cette peur, pour les Israéliens qui tentent d'expliquer leur situation au monde extérieur en rappelant la né-

**Que voulez-vous dire en écrivant que « la Shoah a l'habitude de manier les paradoxes » ?**

La Shoah en elle-même, cette idée, cette mise en œuvre d'une Solution finale de la question juive défie la raison. Or elle a eu lieu. À partir de là, elle va nous forcer à penser l'impensable. Le Bien, le Mal, mourir, survivre, se taire, témoigner, toutes les catégories de pensées sont remises en question. C'est Primo Levi qui écrit dans *Si c'est un homme* que ceux qui, dans les camps, respectaient les règles mouraient. Je l'ai raconté lors d'une rencontre littéraire, ce qui a blessé un ancien déporté qui se trouvait dans la salle. Il l'a pris comme une attaque personnelle. Il m'a interpellée. Vous voulez dire : J'ai survécu, donc j'ai fait des choses répréhensibles ? La Shoah oblige à assimiler des données à l'opposé de ce qu'on est censé être capable de comprendre.

**Que vous inspire le fait qu'on ne puisse aujourd'hui enseigner la Shoah ni dans certains quartiers de Bruxelles ni dans les banlieues de Paris ?**

D'abord le faisait-on réellement davantage avant ? Je ne sais pas. Enseigner la Shoah ne se résumait-il pas à parcourir deux ou trois pages dans les

ne suis donc pas la mieux placée pour avoir une parole pertinente.

Ce que je sais c'est que plusieurs personnes témoignent de cette hostilité, qu'elle a à voir, bien sûr, avec la libération de la pensée antisémite et farouchement opposée à Israël. Laquelle est d'autant plus désinhibée

il aussi rappeler que le seul génocide qui eut lieu durant la colonisation (laquelle a aussi son livre noir mais c'est une autre histoire) fut commis au début du XXe siècle sur les Héréros de Namibie, une colonie allemande... Un livre paru récemment, *Blue book*, le raconte.

## ***L'imaginaire de la Shoah s'est fixé dans des sortes de récits-type. La clandestinité, le passeur qui trahit, le portail d'Auschwitz...***

manuels d'histoire et à s'arrêter sur quelques photos ? Combien d'écoles ont fait venir des témoins ? Avec quelle qualité d'écoute ? Il a fallu attendre le film *Shoah* de Claude Lanzmann en 1985 pour que la transmission de la mémoire s'organise. Avant, on ne savait même pas comment nommer les

que la Shoah n'intimide plus comme elle a intimidé. On ne reviendra pas en arrière. Est-ce que cela m'inquiète ? La réponse est oui, mais cela ne changera rien. Le terme de Nakba choisi par les Arabes pour nommer, pour parler vite, la guerre de 1948 est construit en miroir à celui de la Shoah.



faits. Génocide ? Holocauste ? Il y avait un flottement. Après, quand vous parlez de « certains quartiers de Bruxelles » ou « des banlieues de Paris », que voulez-vous dire ? Qu'il est difficile, voire impossible, de parler de la Shoah à des élèves musulmans ? Je le crois, c'est du moins ce que j'entends dire de plusieurs sources même si ce n'est pas là que j'habite. Je

Les deux signifient « catastrophe ». Dans ces conditions, les deux souffrances se mettent forcément en concurrence. Entendez bien, je ne cherche pas des excuses, je me demande comment sortir de cette impasse. Comment donner une place à ce qu'est la Shoah, ce qu'est la colonisation, ce qu'est le sionisme, ce que sont les génocides ? Peut-être faudrait-

**Voici quelques formules glanées dans votre récit : « La Shoah est gravée dans les ADN », « elle est en train de tomber dans le domaine public », « elle est devenue l'affaire de tous ». Est-ce optimisme de votre part ?**

Ce que je veux dire par là c'est ceci : qu'on en ait parlé ou pas, la Shoah s'est transmise dans les familles juives. Elle faisait partie du « package » et les descendants ont repris le flambeau de la transmission. On savait d'où ils parlaient et on savait que ce qu'ils disaient était « vrai ».

Aujourd'hui, quand je parle de la Shoah tombée dans le domaine public, j'entends qu'elle n'appartient plus qu'à ses seuls survivants et descendants, tout le monde a ou peut avoir son mot à dire, il n'y a plus de copyright. Les interdits d'écrire de la fiction à partir de la Shoah, ou d'en parler « sans savoir de quoi on parle » ne sont plus opérants comme ils l'ont été jadis. Donc aujourd'hui, oui, tout le monde peut s'emparer du sujet. Avec de bonnes ou de mauvaises intentions, bien sûr.

**Diriez-vous que la mémoire de la Shoah est en train de se diluer ? « Notre passé s'est fossilisé » écrivez-vous.**

J'aime l'image du fossile car elle marque à la fois l'idée d'un changement d'état et celle d'une conservation. L'imaginaire de la Shoah s'est fixé dans des sortes de récits-type. La clandestinité, le passeur qui trahit, le portail d'Auschwitz... les scènes-clés ont été dans les grandes lignes définies. On les reconnaît, elles nous sont familières. De la même façon que le western possède ses codes narratifs (le cow-boy descendant de son cheval, l'entrée dans le saloon), les récits de la Shoah ont les leurs. En ce sens, la mémoire se fossilise, ou se cristallise sur des situations qui contiennent, ou représentent les autres. C'est à la fois une forme de pérennisation de la mé-



moire, puisqu'on a quelque chose de défini à transmettre, et en même temps un appauvrissement de celle-ci.

**Vous semblez comprendre les petits enfants des rescapés, en Israël, qui se font tatouer sur l'avant-bras le matricule de déporté de leur aïeul.**

Ils sont une minorité, bien sûr, mais je la trouve parlante. Elle traduit la difficulté de porter une histoire qui est la sienne et en même temps ne l'est pas. Comment la sauver de l'oubli ? Com-

nation ont rendu criante la nécessité d'un Etat. Se faire tatouer le numéro des grands-parents sur le bras, c'est aussi rappeler cela.

**Un écrivain a noté naguère que malgré les milliers de livres écrits dans le monde sur le sujet, LE livre de l'après-mémoire de la Shoah reste à écrire. C'est ce que vous semblez penser vous-même.**

La vraie question est : où situe-t-on l'après-mémoire de la Shoah ? Primo Levi a dû se relire une quinzaine d'an-

dire de celui qui n'aura pas, de façon explicite ou implicite, ingurgité la Shoah dès le biberon.

Et quand je dis la Shoah, ce sont aussi ses codes, ses interdits, la responsabilité à laquelle elle oblige.

**Alain Badiou dit qu'il faut « oublier » la Shoah...**

Prendre la position du « il faut » ou « il ne faut pas » ne m'intéresse pas. Par contre, ce qui m'intéresse, c'est de m'interroger sur qui parle. Alain Badiou est aussi celui qui veut sauver le communisme révolutionnaire. Ce que je comprends c'est qu'ici oublier la Shoah veut surtout dire passer au bleu d'autres crimes de masse. On garderait Lénine, Mao et Pol Pot et on effacerait le Goulag, la Révolution culturelle et Kampuchéa ? À qui profite l'oubli ? Donc oublier un génocide pour se permettre de faire l'impasse sur un autre.

Aharon Appelfeld a raconté combien il lui avait fallu oublier la Shoah, mais chez lui c'était pour se donner une chance de rester en vie. Il en parle dans un entretien récent comme d'une « nécessité existentielle », ce qui est un « oubli » très différent. Quant à Marceline London-Ivens, en évoquant son frère et sa sœur qui se sont suicidés, elle écrit que les camps détruisent même ceux qui n'y ont pas été.

L'enjeu aujourd'hui, avec l'arrivée de la quatrième génération et la distance qui nous sépare désormais des



ment continuer à la faire exister quand ceux qui l'ont vécue meurent ? J'y ai été personnellement confrontée puisque je me suis rendu compte, une vingtaine d'années après la mort de mon grand-père, que j'avais oublié le numéro de son matricule alors que je l'avais observé et qu'il m'avait fascinée durant mon enfance et mon adolescence. Alors que faire ? Se tatouer le numéro comme on ferait un nœud dans un mouchoir ? La réponse des jeunes Israéliens est sans doute maladroite. C'est comme s'ils se retrouvaient à endosser des habits qui n'étaient pas tout à fait les leurs. Elle dit la charge dont ils se sentent responsables. Ce que je sais aussi, c'est que la situation des Israéliens est différente de celle des Juifs de diaspora. Là-bas, toucher au souvenir de la Shoah c'est aussi fragiliser l'existence du pays. Le sionisme est évidemment antérieur à la Seconde Guerre mais la déportation des Juifs et leur extermi-

nées après avoir écrit Si c'est un homme, au moment où on le sollicite pour ses premières conférences, pour bien se remettre son récit en tête... Était-il déjà dans l'après-mémoire ? Certains livres font office de balises. Si c'est un homme en est un, il fait partie des récits originels, Les Disparus de

***Je me suis rendu compte, une vingtaine d'années après la mort de mon grand-père, que j'avais oublié le numéro de son matricule alors que je l'avais observé et qu'il m'avait fascinée durant mon enfance et mon adolescence.***

Daniel Mendelsohn en est un autre, en tant qu'enquête menée par un représentant de la troisième génération. Je suis curieuse de lire ce que sera le livre majeur de l'étape suivante, c'est-

événements – et cet enjeu est valable pour les Juifs comme pour les non Juifs –, c'est de trouver comment assumer cet héritage sans le laisser nous dévorer.